

Une jeune gothique nommée Électre

Électre ou la Chute des masques

Jacqueline Bouchard

Numéro 126 (1), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23921ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, J. (2008). Compte rendu de [Une jeune gothique nommée Électre : *Électre ou la Chute des masques*]. *Jeu*, (126), 56–58.

JACQUELINE BOUCHARD

Une jeune gothique nommée Électre

Malgré les critiques dithyrambiques, le spectacle m'avait laissée perplexe. Mais il y a certaines pièces qui, l'air de seulement nous effleurer, s'insinuent en nous à notre insu. Elles reviennent nous habiter les jours suivants, des éléments du spectacle et des bulles de sens remontant soudain à la surface du sensible, de l'entendement, démasquant les intentions de l'œuvre. On ne peut si bien dire dans le cas d'*Électre ou la Chute des masques*.

Quelque chose grinçait dans ce spectacle, et ce n'était apparemment ni la mise en scène ni la scénographie. Le décor de Louise Campeau est en effet d'une esthétique sobriété, d'une dramatique efficacité. Suggérée au sol par quelques grosses pierres plates et de chaque côté par deux parois rocheuses qui encadrent l'action, voilà l'entrée d'une grotte vue de l'intérieur, que l'on ressent humide et froide. Le plancher de terre battue s'élève vers l'arrière-scène, vers un précipice qui servira à son heure la conclusion de la tragédie. Un nuage rosé n'en finit pas de s'effiloche dans un ciel crépusculaire dont il adoucit à peine le menaçant augure.

De là où ils se trouvent, les spectateurs deviennent des témoins tapis au fond de l'obscurité, épiant les personnages se découpant à contre-jour à l'orée de la grotte. Les caractères de ces personnages se laissent beaucoup deviner par leurs déplacements, mis en scène par Denise Guilbault dans une chorégraphie qui rappelle celle des rappeurs. Ils pourraient évoquer un théâtre d'ombres si les éclairages de Sonoyo Nishikawa ne saisissent dès l'aube, pour les ponctuer de manière éclatante tout au long de ce jour terrible, les faits et gestes qui se déroulent dans le lugubre vestibule. Le début de la pièce notamment est magnifique, avec les ombres d'un treillis métallique, lames projetées tels les barreaux d'une prison sur le corps d'Électre agité de cauchemars, recroquevillé sur un lit de pierre. Superbe image d'un esprit emprisonné jusque dans le sommeil dans son projet de vengeance.

Ce qui m'a fait d'abord tiquer pour ensuite ouvrir mon interprétation, c'est le jeu des comédiens. Rappelons ici que, dans les textes classiques, Électre et son frère Oreste fomentent depuis leur exil douloureux le

Électre ou la Chute des masques

TEXTE DE MARGUERITE YOURCENAR. MISE EN SCÈNE :

DENISE GUILBAULT, ASSISTÉE D'HÉLÈNE RHEAULT ;

SCÉNOGRAPHIE : LOUISE CAMPEAU ; COSTUMES : MAUDE

AUDET ; ÉCLAIRAGES : SONOYO NISHIKAWA ; MUSIQUE :

YVES DUBOIS ; MAQUILLAGES : JENNIFER TREMBLAY.

AVEC MAXIME ALLEN, GUILLAUME CHAMPOUX, VINCENT

CHAMPOUX, LINDA LAPLANTE, DENIS ROY ET KLervi

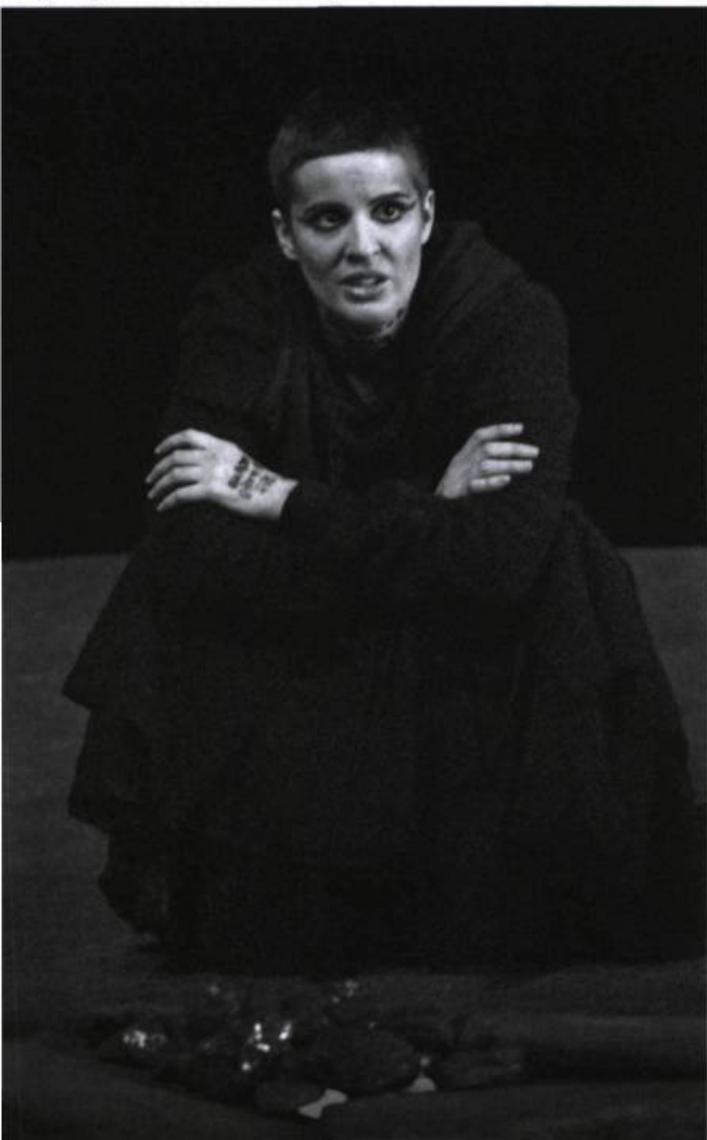
THIENPONT. PRODUCTION DU THÉÂTRE DU TRIDENT,

PRÉSENTÉE DU 6 NOVEMBRE AU 1^{ER} DÉCEMBRE 2007.

meurtre de leur mère Clytemnestre et de son amant Égisthe, lesquels ont assassiné le roi Agamemnon, père des enfants bannis. Pylade (ici Guillaume Champoux) est leur complice. Électre a un mari; dans ce rôle, Vincent Champoux se distingue, illuminant de sa douce et résignée présence cette compagnie de passions destructrices. Si Linda Laplante et Denis Roy livrent respectivement une Clytemnestre et un Égisthe dans une manière plus classique, plus conforme à l'idée que l'on se fait des figures sur-humaines des Atrides, le reste de la distribution déstabilise. On se prend à douter de l'incarnation des personnages principaux. La douleur a-t-elle si bien déconstruit les identités que l'on ne sait plus reconnaître la haine vibrante d'Oreste (Maxime Allen) dans la voix sans conviction de ce garçon falot, accroché aux jupes de sa sœur Élec-

Électre ou la Chute des masques
de Marguerite Yourcenar, mise
en scène par Denise Guilbault
(Théâtre du Trident, 2007).

Sur la photo : Klervi Thienpont
(Électre). Photo : Louise Leblanc.



tre (Klervi Thienpont)? Et elle, comment retracer la noblesse de ses origines, la royauté de son destin blessé dans le flot névrosé de ses paroles, dans le halètement ininterrompu de sa plainte trop aiguë? On voudrait plus de gravité et moins de fébrilité colérique. On se dit qu'il y a quelque chose qui cloche... ou qui nous échappe.

Mais il y a le texte de Marguerite Yourcenar, qui n'est pas celui de Sophocle, Eschyle ou Euripide. Qui n'est pas non plus celui de Jean Giraudoux (1937), pour ne mentionner que celui-là parmi les versions modernes. La pièce de Yourcenar, parue en 1954, fait une lecture à la fois très contemporaine et universelle du mythe grec, qui prend en compte le point de vue des victimes comme celui des meurtriers. Ou, pour mieux dire, qui démontre que les uns peuvent être et, souvent, sont effectivement les autres. Elle installe un doute, retourne leurs jugements contre les juges et transforme leur verdict en auto-mutilation. Le meurtre de sa mère doit tirer Électre de son cauchemar, l'apaiser, la rendre à une réalité meilleure. Or, si la mère condamnée éveille sa fille, c'est pour la plonger dans un autre cauchemar. Elle lui révèle *in extremis* d'inacceptables faits tout en plaquant la jeune femme devant un miroir intolérable d'elle-même: l'innocente et vierge vengeresse serait une coupable et perverse séductrice. Erreur sur la personne? Où résident la vérité et la justice? Dans la gorge muette des morts ou dans celle des gens qui tuent au nom de cette vérité et de cette justice? La honte, le désarroi de s'être possiblement trompé sont-ils plus lourds à porter que la haine et la soif de vengeance?

Dans le programme du spectacle, Denise Guilbault explique que « [l]e danger, avec ce genre de pièces, est que le style prenne le dessus et qu'on ne se laisse porter que par la poésie du langage ». Elle s'est vite rendu compte qu'il serait stérile de s'en tenir à une interprétation classique du texte de Yourcenar. Il fallait trouver une autre manière de mettre en scène la langue « plus directe, plus concrète » de cette auteure. Une langue « plus incarnée » qui « nous renvoie plus aisément à nous-mêmes ». Par hasard, les circonstances ont orienté les choix de la metteuse en scène alors que, assise dans un café, elle captait une conversation entre une jeune fille et sa travailleuse sociale. Il était question du père décédé, du nouveau conjoint de la mère, de la mésentente entre la fille et le beau-père, du départ obligé de la fille face à l'ultimatum de la mère lui préférant sa relation amoureuse. Inspirée par cette situation, la metteuse en scène sculpte une *Électre* très actuelle, aux allures de punk, dans une atmosphère gothique.

Tout se tient : les maquillages (dont les tatouages d'Électre), les costumes sombres et très inventifs de Maude Audet (particulièrement celui d'Électre), les éclairages, la musique ultra épurée et, lorsque nécessaire, lugubre d'Yves Dubois. La grotte d'Électre est aussi bien une bretelle d'autoroute qu'un édifice désaffecté, abris de fortune que squattent les jeunes de la rue. C'est encore l'affectivité à vif, toute brute de ces jeunes marginaux que l'on peut reconnaître à travers le langage sciant, nerveux et presque hystérique de la jeune révoltée, et dans l'élocution mal assurée, éteinte, puis soudain rageuse et émotive d'Oreste. Voilà la clé.

Cela grince, cela s'enraye, la vie bouge en dents de scie : une vérité chute et une autre apparaît, faisant tomber les masques. Le doute surgit, s'installe, irréversible. La déstabilisation d'Électre, confrontée à l'autre versant de la vérité, trouve son écho chez les spectateurs. On peut être touché, et plusieurs le sont, par la « vérité », par le message que nous livre Yourcenar à travers cette version d'*Électre* et par la mise en scène de Denise Guilbault. On peut être décontenancé par ces propositions non traditionnelles. Plusieurs le sont.

« [...] j'ai trop le respect de la tradition, là où elle est encore vivante, puissante, et, si j'ose dire, susceptible, pour ne pas comprendre ceux qui résistent aux innovations », disait Marguerite Yourcenar dans son discours de réception à l'Académie française en 1981. On sait que depuis cette première entorse à la « vérité » de cette institution mâle, seulement quatre femmes lui ont succédé. Mais dans l'art comme dans la vie, il n'y a pas qu'une vérité, et aucune vérité n'est inébranlable.

Heureusement. ¶